



## CULTURE

## Rohmer, nouvelle vague sur les planches

THÉÂTRE Dans « Où les cœurs s'éprennent », Thomas Quillardet monte avec brio « Les Nuits de la pleine lune » et « Le Rayon vert »

ÉTIENNE SORIN [esorin@lefigaro.fr](mailto:esorin@lefigaro.fr)

O n vit une époque troublée. Dans les rues de Paris, ces jours-ci, certaines affiches de cinéma font en réalité la promotion de pièces de théâtre. *La Garçonnière* de Billy Wilder, *Shock Corridor* de Samuel Fuller, *Scènes de la vie conjugale* d'Ingmar Bergman... À la Comédie-Française, on verra début février *La Règle du jeu* de Jean Renoir, mis en scène par la Brésilienne Christiane Jatahy. Dans la salle Richelieu, là même où s'achèvent les représentations des *Damnés*, version scénique du film de Luchino Visconti par Ivo van Hove, créée au Festival d'Avignon. Molière, reviens, ils sont devenus fous? Non, le cinéma a toujours pillé le répertoire dramatique, le théâtre ne se prive pas désormais de trouver l'inspiration dans le septième art. *Où les cœurs s'éprennent* n'est pas un titre de film. C'est un vers de Rimbaud mis en exergue du *Rayon vert*. Thomas Quillardet en a fait l'intitulé d'un spectacle composé à partir de deux scénarios d'Éric Rohmer. Ceux des *Nuits de la pleine lune* (1984) et du *Rayon vert* (1986), deux films tirés de la série *Comédies et proverbes*. Deux portraits de femme qui, mis ici bout à bout, apparaissent comme deux variations de la même. Elles n'ont pourtant pas grand-chose en commun. Elles semblent même à l'opposé l'une de l'autre. Louise se veut libre, indépendante et joueuse avec les hommes. Delphine rêve au grand amour et se plaint de sa solitude. Elles sont toutes deux seules et très entourées.

## Humour et mélancolie

On n'a rien contre Éric Assous ni Florian Zeller, mais Rohmer, c'est autre chose. Ce n'est pas un ton, c'est un style. Un art du dialogue trop souvent caricaturé. Artificiel verbeux Rohmer? Tous les scénaristes et dialoguistes de France devraient aller voir ce spectacle. On y entend l'élégance, le sens du rythme (musical), l'humour et la mélancolie de Rohmer. Si on les entend si bien, c'est parce que les comédiens sont excellents et superbement dirigés. Anne-Laure Tondou (Louise) et Marie Rémond (Delphine) sont impeccables, mais tout le reste de la distribution, filles ou garçons, est au diapason : Malvina Plé-gat, Benoit Carré, Florent Cheippe, Guillaume Laloux et Jean-Baptiste Tur.

Sur le plateau, nul écran ni vidéo en direct pour singer la grammaire du cinéma. Une grande feuille blanche sert une mise en scène inventive. On peut y découper un journal ou en faire une couverture. Un train électrique parcourt la France. Un vieux téléphone gris permet de se donner rendez-vous. Les portables n'ont pas encore été inventés, et pourtant Louise, Delphine et les autres ne viennent pas des années 1980. Ils semblent sortir du café au coin de la rue. Ils ne sont pas modernes, ils sont actuels, ou intemporels, ce qui revient au même. Leurs désirs, leurs sentiments, leurs hésitations sont les nôtres. Mari-vaux est un auteur remarquable, c'est indéniable. Aux jeux de l'amour et du hasard, Thomas Quillardet rappelle que Rohmer n'est pas mauvais non plus. ■

*Où les cœurs s'éprennent*, au Théâtre de la Bastille (Paris XI<sup>e</sup>), jusqu'au 19 janvier, à 20 heures. Tél. : 01 43 57 42 14.